

TRIPYQUE  
DAMNATION



Arezky Bensaad

# Triptyque damnation

*Œuvre en trois volets*

*Récit poétique*

Éditions Persée

## Du même auteur

*Les plaies obscures*, 2019, Éditions Persée  
*Prison de mon pays*, 2019, Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persée.fr](http://www.editions-persée.fr)

# PROLOGUE



Il sied, peut-être, de rompre le silence, même par surhumain effort, et du coup, venir à bout de la longue nuitée de la plume dans l'obscurité hospitalière du tiroir. Mettre fin à l'asile pérennisé des mots dans le séant chaud du mutisme. Dessin qui, désormais, s'ébauche, prémuni accessoirement de données non retouchables tel le synopsis final d'un projet d'architecture. En finir, d'abord, avec cette têtue et draconienne autocensure qui fait purger aux verbes les plus futés une peine lexicale illimitée; et songer par la suite à, honnêtement, faire montre des couleurs et des formes qui génèrent la volonté de présenter cet écrit.

Cette longue lettre déclamée de manière poétique, à supplication à peine voilée, ne suffit pas à elle seule pour redonner au souffle l'air du temps et le mot adéquat et en même temps le situer dans son contexte du départ: à savoir les raisons et les objectifs arguant de sa création.

Ainsi s'imposent, en avant-plan, les diverses contraintes, artistiques ou pas, qui ont concouru à fournir l'énergie nécessaire pour éclairer l'accomplissement de cette tardive poussée, d'une part, et d'autre part l'ossature et les rares personnages timidement animés par la réserve qui consiste à amoindrir le choc issu de l'impact du mariage forcé de l'encre et du papier.

De ce qui fait réellement l'animation sur la scène linéaire des phrases, on pourrait déceler ce qui simule l'acte sans l'exécuter plei-

nement et ce qui fait cheminer l'évolution anachronique des tableaux dont s'orne ce drame peu jouable exigeant sa transposition dans une forme de récence.

Même si l'écrit suscite le regroupement de ces données théâtrales, ceci ne peut se faire sans qu'on ait tiré sur les pans de rideaux pour sonner l'alarme mélodramatique d'un début littéraire à rôles confondus entre héros malmenés et acteurs réduits au statut de comparses.

L'héroïne destinataire de la lettre fragmentée occupe son coin de scène avec un pseudonyme taillé dans le marbre de la plus froide des cultures politiquement hybridées. Son nom, acquis dans un simulacre d'échange russo-kabyle, lui va comme un gant qui cache un doigt amputé.

Anita et Marthe Bedievsky intervient dans la variation du libre mode de l'expression et le mouvement des décors. Son véritable nom est tenu secret par souci de l'éthique qui cache aux amours suivantes les empreintes des toutes premières souvent ratées.

Donc, toute ressemblance avec d'autres personnes circulant sur la planète ne serait que tumultueux homonyme, et la possible existence d'un sosie à cet amour interviendrait à transformer de petits doutes en grande certitude. Il est, certes, rare qu'un délire soit par incident réduit à se tailler une part de réalité sans laisser entendre regrettablement ses origines poétiques.

La lettre en fragments, émise du milieu d'un certain enfer, est un délire au masculin. Il appartient donc à cette déraison verbale de sauver de son cadre de réponse imaginée cet opuscule-réplique en lui offrant sa véritable féminité après l'avoir débarrassé de celle concoctée pour la hâtive circonstance.

Ce qui s'avère n'être, malheureusement, pas le cas, surtout quand la déraison idyllique cède chant-libre son orchestre au fracas de la dure réalité.



Bien que surpris de me découvrir une relative timidité à parler de moi-même, j'en viens, a contrario, à me profiler dans ce simulacre de prologue quitte à ce que, de maladresse, ait à souffrir une telle entreprise. Je me dévoile pour prendre rôle et cri parmi ceux qui m'ont fait aimer, tantôt la vie entière, et tantôt quelques-uns de ses moments choisis. Avec Anita et Rodrigo, j'ai poussé le cri exutoire, formulé la pensée libératrice et reçu la plus belle preuve d'amour.

Amour ou illusion d'amour, pas d'importance. Il est né pour servir de lien ou de symbole itinérant entre la résonance d'une guitare, les poèmes rageurs à écumer les commissures des lèvres assoiffées et les aquarelles gauches figées sur le support dermique du visage d'Anita et Marthe Bedievsky.

Mon obsession du départ était un vague essai qui consistait à croire reproduire notre commun passé sous forme de lettre entrecoupée et rythmée de poésies, supportée par la colonne maîtresse d'une âpre séparation ; car l'unique sujet qui demeure non traité est cette possible résurrection de ce lien. Le prix à payer et les réserves à émettre avant de décider de lui redonner souffle exhalent la même âpreté. Parfois, si nous vibrons trop fort pour indiquer le passage, à peine perceptible, d'un petit vent de folie, ce ne serait que justificatif imbu de modestie ou un préavis à l'implosion d'une incontenable pulsion faite d'amères vérités. Cette lettre, jadis conçue pour un tiroir oublié reprend fil et s'offre en lecture derrière ses vingt-cinq ans d'ombre et de poussière.

J'écarte ici toutes les prétentions de faire de cette lettre une œuvre d'art produite du premier bond. Mon intention s'étant limitée à lutter contre l'oubli qui se nourrit de mémoires et qui joue au pyromane pour incendier l'archive précieuse du passé de chacun.

Tout en sachant que le domaine réservé des tentations épistolaires reste ce sinueux sentier où l'on bute le plus, j'essaie de me prémunir d'une marge assez sûre, pour manœuvrer vers l'anecdotique tel ou tel

autre passage qui aurait raté sa cible par sérieuse maladresse feinte à stériliser la plume entre les doigts mus par l'obsession de la graphie. L'objectif central étant de faire porter au temps qui passe l'humaine empreinte de nos échecs ; ceux qui accessoirement se désignent dans le logo de sous-objectifs s'amuse à nous consoler du seul fait que nous ayons bien vécu le grand drame et la courte félicité.

C'est la ferveur d'une jeunesse, désormais lointaine, qui rejaillit pour motiver mon désir d'écrire ; quant à la façon, qu'elle soit pointilleuse à force de scrupules ou gauchie, par audace, pour ménager l'éthique et l'esthétique où se terre le talent qui prétend inaugurer son aire dans l'art de déplaire. Ici, l'argument n'est passé pour maître des lieux qu'uniquement pour son propre soutien dans son autonomie. De la raison orpheline justifiant le silence quasi total de sa mise au monde, j'ai perçu l'éternité ponctuée de petits bruits typiques et semblables à ceux produits par l'impact de la feuille de papier et du crayon. Si la naissance de chaque humain est marquée par le cri, de la même façon sont générées nos œuvres, car il n'est point de création qui ne soit à douleur.

Bien que tout acte s'identifie à son auteur, l'affaire incomprise reste toujours celle qui s'identifie au temps, ou, à défaut, à cette situation qui nous donne l'amer fruit du malencontreux hasard.

Et, à ne parler que partiellement de cette lettre qui doit sa survie à une forme d'interdépendance d'avec le sujet qu'elle traite, je crois que je réponds ainsi aux exigences du temps, car rien de nos faits d'hommes ne doit aller de sa vaine mort. C'est aussi, pour moi, une affaire du temps ou tout simplement celle d'un cri poussé du présent vers mon passé par la langue de l'aphone avenir.

**Arezky BENSAAD**

# PREMIER VOLET

*Lettre en fragments disparates  
à Anita et Marthe Bedievsy*

## PREMIER FRAGMENT

À toi.

Et voici enfin, après maintes réticences, la plume se décide enfin à te reproduire. Sans en-tête en avant-garde, ni post-scriptum classique, je remets sur chevalet, sans être peintre, le portrait peu aimable de notre échec. Je m'y écris pour toi, je t'y repeins pour moi. Je n'ai célébré mes retrouvailles d'avec ces lettres rescapées de la mort certaine que parce que j'ai jugé utile d'en faire une sorte de dédicace anticipée à ta sénilité prochaine, maintenant qu'il est trop tard pour réveiller notre volcan du passé.

Démesurément, comme à l'accoutumée, je sombre à nouveau dans ma petite folie, comme allant à la rencontre de la balle assassine, irrémédiablement, la tête la première. Je vais à la recherche de toutes ces pensées égarées, et prends, pour cela, de bien gros risques de m'y perdre, de tellement de confusions, à tort, entretenues.

C'est quelque part, dans moi, qu'un tel travail va devoir commencer. Me résoudre d'abord, en tant qu'équation à multiples inconnues, et décrypter par la suite mot à mot, ces messages informes bâtis de toutes ces graphies malhabiles qu'a suscitées

– et moi y complaisant d’inepte ingérence – l’écriture dédaigneusement illisible de mon destin.

Jouer à l’araignée et remonter le fil du temps à reculons, à partir de la fin malheureuse de notre histoire dont j’ai avalé la trame vomitive jusqu’au gai souvenir de l’amandier en fleurs de notre précoce et furtif printemps.

Ce printemps fleuri de déceptions et qui détient à perpétuité mes rêves d’évasion vers des saisons plus sombres.

Aujourd’hui, de mélancolie gluante, je prends ce bain que ne peuvent essorer mille étés réunis au milieu desquels brûlerait de mille feux ton corps fantasmant pour un surplus de chaleur. Mon spleen se retrouve ainsi froidement collé à ma peau comme pour me raviser de la folle et ponctuelle aversion que je voue aux parfums d’où n’émergerait pas la senteur de ton corps.

Et puis, voici que du remous indomptable de ma mémoire que je crus jadis incapable de souvenirs, elle qui fut bernée d’amnésie par vagues intermittentes, au génie des regrets balafrant ma quiétude. C’est de ce même remous que remonte et refait surface ton image que j’ai bien encastrée au cœur d’un oubli farceur.

Finalement, les jeux auxquels je me suis puérilement adonné n’étaient que douleurs travesties, et portent encore les stigmates de cette vieille blessure qui semble – d’écorchure vive – ne dater que d’hier. L’antalgique à ta douleur règle à l’éphémère son compte litigieux avec l’illusion du remplacement de l’âme sœur par l’âme ennemie, sur tout l’oreiller correcteur de nos fausses amourettes. À vrai dire, nos rares péchés draguent l’absolution derrière les viols de chaque nuit, quand les sentiments cèdent la place au chaud de la proximité.

Il se pourrait que je divague, mais en double victime à la fois des tours de la mémoire et de la frénésie par quoi s’incu-

bent mes douleurs, je n'ai d'autre moyen d'alléger ma souffrance. D'ailleurs, j'ai dû braver certains interdits, pour réactualiser mon si lointain passé borné comme par autopunition à l'entretien des raisons contraignantes.

D'un style déraisonnable et de morale déposée dans l'utérus infécond de la mule, je cède à mon désir implacable de t'écrire, qui cache son désir jumeau, peut-être plus agaçant, de croire te revoir, te réinventer, composée dans mes cris, imagée dans mes mots, en montage poétique hué par l'auditoire.

Vois-tu, ce n'est plus l'aube, n'est-ce pas ? L'aube s'en est allée à la fin de la nuit d'avant-hier. Tu ne te souviens de rien. Je le savais déjà. Pourtant, l'aube s'en est bien allée de son pas coutumier, écrasant les ombres peintes sur les flancs des collines. Notre nuit, désormais, va se refaire une beauté noyée dans la clarté pour s'équilibrer avec nos jours sombres de façon équitable.

Nous prêterons alors, aux jours puisés de notre passé, nos flammes ; et eux se contenteront d'imprimer sur le miroir l'image de ce qui reste de nous volée à l'amnésie ou à l'oubli de nous-même.

De malade pudeur, je trouvais jadis normal d'avaler un bout de ton enfer, flammes et cendres confondues, et décriais, dans ma fièvre, les méfaits de l'hypothermie. À ma place, tu te serais sûrement crue en proie au mal, atteinte de méningite, et tu aurais pleuré tout ton liquide céphalorachidien, avant de rendre l'âme, par ces yeux détournés par folie d'emprunt qui te faisait prendre ces airs de la tête altière, coiffée dans ta folâtre et féminine fierté.

Aujourd'hui, peut-être, fouiller dans tes méninges c'est, à coup sûr, te heurter à mon indice identificateur faisant dans ta masse cérébrale une gêne semblable à celle d'une tumeur mammaire qui fait exploser dans la tête des femmes le royaume des caresses en multiples morceaux de chair. Aussi bénigne soit-elle, elle hante

comme moi la beauté de tes rêves, c'est d'elle que tu craindrais, n'empêche, le possible et méchant métabolisme.

Tu avais pris de ces airs, que je ne saurais te reconnaître même au sortir d'un grand cauchemar. De hauteur, tu as cru faire de l'ombre à l'Himalaya, d'ignoble audace ou bêtise adoptée. Ton culte révolu de l'altitude est une névrose d'alpiniste entrant en collision perpétuelle avec les flancs de la pierre, pour finir en pendu à la corde de ses vains exploits. Mais, toi, avec une légère différence, tu rejaillis des abysses de ma mémoire, pour faire collision sismique avec la linéarité fixe et emmerdante de mes jours coincés dans la platitude. Tout ce mal vécu est dû à la graine jetée dans l'ingrat sillon, quand je croyais faire poindre l'aube prémonitoire de deux printemps jumelés.

Prête-moi une seule nuit d'entre celles qu'a comptées l'absence en ce quart de siècle que nous avons vécu sans jamais nous revoir ; je te raconterai en échange, avec de fins détails, ce que toutes ces années de tourmente ont pu sauvegarder de mon épave.

Si je te réinvente, ce soir, ce n'est pas par amusement. Je me torture d'ailleurs, à te redonner l'âme taillée dans la mienne que tu m'avais volée en partie. Ce n'est pas, non plus, pour de traîtres sentiments que j'enfourche, à nouveau, la vieille monture de notre si court passé, pour tirer de ton brasier le tison ardent à réactiver mon incontournable enfer. De ce feu qui a pris en mes pans, il reste encore une flamme et l'insensé reliquat de mon être résiduel. Il en reste aussi quelques-unes de ces lettres percluses ébauchant une forme d'amour épistolaire né pour la platonique survie dans l'obscur tiroir.

Tu peux ne jamais me pardonner de te réinventer au milieu de ma longue nuit. Je ne m'en excuse, d'ailleurs, même pas. J'ai